Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

Annonces et Insertions : 50 centimes la ligne.

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 24. — 16 juin 1850.

Situation de l'Europe orientale.

Pendant que l'Occident s'engourdit de plus en plus au sein d'une léthargie dont on n'entrevoit pas le terme, l'orient de l'Europe, malgré ses chaînes, renaît peu à peu à la vie nationale. Ses deux grands foyers, Pétersbourg et Constantinople, prennent chaque jour plus d'importance. Aux doctrines de progrès et de régénération que la Turquie entière accueille avec enthousiasme, le tsar seul oppose encore une résistance désespérée. Le tsarisme sent bien qu'une paix prolongée le tuera, et que toute sa force est dans la guerre. Aussi la veut-il à tout prix.

C'est dans ce but que Nicolas vient de tenir, à Varsovie, son prétendu congrès de princes, qui n'était au fond qu'une réunion de valets autour de leur maître souverain, et qui s'est terminé sans avoir amené aucun traité diplomatique connu. Car il n'y a de traité possible que de puissance à puissance. Or, dans l'Allemagne actuelle, le seul pouvoir autorisé à conclure des traités, c'est le tsar de toutes les Russies. Les princes allemands ont d'ailleurs répondu avec un dévouement parfait à l'appel de leur protecteur. Du Nord et du Midi ils sont accourus comme de fidèles lieutenants autour de leur général.

Les délibérations de ces têtes couronnées ont roulé sans nul doute sur le mode de réorganisation de l'Allemagne, sur la balance à tenir entre la Prusse et l'Autriche, entre la diète d'Erfurt et celle de Francfort ; et sur les moyens de rejeter de plus en plus, vers le vieux Océan gallo-breton, la marée baissante de la démocratie européenne. Une armée de 180,000 hommes d'élite, rangée en bataille dans les plaines de Lovicz, a manœuvré sous les yeux émerveillés de tous ces hôtes royaux, peu accoutumés à voir l'admirable discipline et la précision de mouvements des évolutions russes. Puis, les princes congédiés sont repartis, emportant dans leur cœur, avec un sourire du maître, l'impression de l'irrésistible force de l'autocrate et de sa ferme résolution d'écraser partout les droits constitutionnels des peuples, au profit du bon plaisir de ses vicaires couronnés.

Nicolas l'a formellement déclaré : il ne peut comprendre d'autre gouvernement comme raisonnable que le gouvernement *paternel* ou absolu. Il a en horreur le constitutionnalisme. Aussi, l'a-t-on vu, constant dans ses antipathies, détruire déjà deux royaumes constitutionnels, la Pologne et la Hongrie. Mais comme les républiques sont également entachées de constitutionnalisme, le tsar semble ne plus vouloir, sous aucun prétexte, les tolérer en Europe. Depuis la destruction des républiques de Pskov et de la grande Novgorod, le tsarisme s'est signalé comme destructeur des républiques. Celle de Cracovie, que Nicolas a fait aussi disparaître, et son appui offert sur tous les points contre les républicains d'Allemagne, témoignent assez des plans qu'il doit ourdir contre le volcan démocratique de Paris.

Toutefois, c'est en Orient que la politique russe fait mouvoir ses principaux ressorts, La second fils de Nicolas, Constantin, grand amiral de l'empire, surveille à Sébastopol l'immense armement de 28 vaisseaux de ligne et de leurs accessoires, qui n'attendent qu'une dérive imprévue de la politique et des courants de la mer Noire, pour descendre jusqu'à la mer de Marmara, et jeter l'ancre dans la Corne-d'Or ou au Pyrée. Depuis surtout que le blocus anglais des ports hellènes, a causé aux Grecs des dommages considérables, une forte croisière russe dans la Méditerranée, pour protéger le commerce grec, pourrait bien être

jugée indispensable. *John Bull* semble destiné à rencontrer partout sur ses talons la Russie, réparant les dommages causés par les flottes britanniques.

La question grecque serait depuis longtemps résolue, si l'envoyé d'Othon à Pétersbourg, M. Zographos, n'avait garanti à son gouvernement l'appui effectif du tsar, pour parer à la malheureuse issue de la médiation française. En effet nous apprenons que la Russie proteste contre les conventions arrêtées par M. Wyse et lord Palmerston avec le cabinet d'Athènes, conventions qu'on dit être incompatibles avec les traités signés collectivement par la Russie et les deux autres puissances protectrices de la Grèce. Ainsi Nicolas a suspendu toute solution; et en attendant que sa flotte soit prête, le différend grec demeure sans issue.

Tous les mouvements de la Moscovie, au sud, ne font présager que la guerre. Si ses troupes, sauf dix mille soldats, ont évacué la Moldo-Valachie, ces troupes dans leur retraite ne sont pas allées plus loin que la Bessarabie, où elles se sont renforcées par plusieurs nouveaux corps. Cette même armée attend, dit-on, en ce moment le tsar qui de retour de Varsovie, ira la passer en revue, au voisinage des frontières de Turquie. Devant cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête, que fait le Sultan? il comprend avec beaucoup de sagesse que son unique refuge est dans l'amour de ses peuples. En conséquence il ne néglige aucun sacrifice pour s'attacher les populations slave et grecque de son empire; il comble de faveurs leur clergé. Huit d'entre leurs archevêques viennent d'obtenir des décorations ottomanes, fait encore inouï dans les annales de l'Islamisme.

Plus que jamais toute la politique d'Abdul-Medjid s'empreint d'une généreuse et prévoyante humanité. Depuis qu'il a su faire triompher avec tant d'éclat le principe de l'inviolabilité de son territoire pour les plus compromis d'entre les réfugiés, tous les proscrits de l'Europe semblent se donner rendez-vous en Turquie. Un grand nombrs d'entr'eux, découragés par l'état de la chrétienté, ont même la faiblesse d'embrasser la foi mahométane. Ce qui les y pousse, c'est l'empressement amical avec lequel ils sont reçus et festoyés, comme *musafirs* ou hôtes, dans toutes les maisons riches, aussitôt qu'ils ont manifesté l'intention de passer à l'islamisme. On cite à l'heure où nous sommes plus de deux mille de ces rénégats, qui paradent, magnifiquement vêtus dans les rues de Constantinople, s'efforçant d'imiter les manières et les mœurs musulmanes, et vénérés comme des saints par le bas peuple. Car le Coran établit que tous les péchés antérieurs sont pardonnés au néophyte jusqu'au jour où il a été admis a la mosquée, et reçu parmi les vrais croyants. La fureur d'abjuration qui depuis quelque temps a saisi les Italiens et les Maghyars, est telle que, si aucun obstacle ne s'y oppose, ces renégats seront bientôt en état de composer une petite armée.

Un si regrettable résultat peint mieux que ne pourraient le faire de longs discours, l'horrible situation des sociétés chrétiennes, qui dans leurs déchirements intérieurs, en viennent à des persécutions tellement absurdes, tellement contre-nature, qu'elles font naître au cœur de leurs fils deshérités, la desespérante pensée de renoncer pour jamais, non-seulement à leur patrie, mais à l'église même qui avait béni leur berceau, et dirigé l'essor de leurs premières passions. C'est à cet état d'anarchie qu'est arrivée l'Europe.

L. Sz.

Memorandum des 24 magnats hongrois.

ATTITUDE DES CONSERVATEURS MAGHYARS VIS-A-VIS DES SLAVES.

Pendant que tous les autres peuples, forcément incorporés à l'Autriche, sont unanimes à réclamer au moins des institutions fédératives, que font les conservateurs maghyars? Ils s'associent lâchement à leurs bourreaux allemands, dans l'espoir de partager avec eux les fruits de la centralisation. Pleins d'horreur pour le seul principe qui pouvait encore les sauver, celui de l'égalité politique entre toutes les nationalités, ils persistent dans leur vieux rêve d'hégémonie sur les Slaves qui les entourent.

L'un de leurs plus célèbres publicistes, le comte Emile Desevffi, collaborateur assidu du *Lloyd*, ne se lasse point de défendre, dans cette feuille, la cause des magnats ses amis, qu'il représente comme les plus forts soutiens du parti conservateur dans toute l'Autriche. Il tonne dans ses écrits contre toutes les nationalités, sans même excepter la sienne; et les montre comme étant, par leur égoïsme, la source de tous les maux. C'est exactement la thèse ministérielle.

Le clergé lui-même seconde, dans ces tendances nouvelles, l'aristocratie nationale ou plutôt anti-nationale de la Hongrie. Le prince primat de Gran, Monseigneur Scitovski, fulmine des excomunications contre tous les patriotes. En sa qualité de *legatus natus* du Saint-Siège apostolique dans la Hongrie et ses annexes, il interdit aux fidèles, s'ils ne veulent pas être exclus de l'Église, toute discussion sur les affaires politiques. Sous prétexte d'arracher les populations à la lutte toujours imminente des races, on travaille à les jeter dans une lutte encore plus triste, la lutte de religion. De nouveaux évêchés sont créés et dotés par l'État en terre *infidèle*, c'est-à-dire chez les Serbes et les Roumains de rite oriental. C'est ainsi qu'on substitue peu à peu à la politique des nationalités une politique religieuse, ou comme on dit en France, une *politique catholique*, qui aura pour conséquence finale d'armer de nouveau, comme au 17e siècle, les confessions diverses les unes contre les autres.

A l'aide de cette diversion puissante, le haut clergé et l'aristocratie maghyare espèrent recouvrer, et au-delà, tout l'ascendant que la révolution dernière leur a fait perdre. Aussi ces messieurs sont-ils très-bien en cour. Reçus en audience privée auprès de Sa Majesté, ils n'ont pas eu de peine à convaincre le jeune empereur que, contre les progrès incessants du slavisme et l'absorption par la Russie, le meilleur appui de l'Autriche allemande est encore sa vieille alliée maghyare. Ayant une fois réussi à faire entrer cette opinion dans la conscience impériale, ils ont pu ensuite poser hardiment des conditions à leur concours. Parmi ces

conditions, on nous signale celle de l'abolition de la *voïevodie* serbe, qui devrait être, ainsi que la frontière militaire, restituée au royaume de Hongrie. On garantirait également l'usage du maghyar comme langue de l'enseignement et des affaires pour toute la Hongrie, par conséquent aussi pour les districts slovaks, serbes, ruthéniens et roumains, compris dans la circonscription officielle de cet antique royaume.

Enfin, après avoir mûrement élaboré leur plan, de concert avec le cabinet de Vienne, les magnats hongrois ont rédigé et signé, au nombre de vingt-quatre, leur mémoire à l'empereur, dans lequel ils protestent contre toutes les mesures spoliatrices, dont leur patrie vient d'être depuis un an la victime. Ils demandent au monarque d'accepter dans sa clémente sagesse le titre et le rôle de *restaurateur de la Hongrie*, et de fondateur de son indissoluble union avec l'empire constitutionnel d'Autriche. Ils le supplient d'assurer à ses sujets une paix durable, en travaillant à concilier le respect pour les traditions historiques du passé avec les nécessités de l'avenir. Ils lui font entendre que le peuple maghyar n'a abdiqué aucun de ses droits, qu'il n'a rien oublié; que, garotté et saignant de toutes ses veines, il ne sera apaisé que par une tardive, mais prudente restitution de tout ce qui lui est resté cher et sacré.

Ce que le memorandum n'ose pas encore demander formellement, des plumes officieuses l'exposent sans détour dans les journaux ministériels. Ce qu'on réclame, c'est : la réintégration du royaume de Hongrie dans presque tous ses anciens droits; le rétablissement de l'écusson hongrois, des couleurs et de l'uniforme national pour tous les employés civils et militaires; l'extension de la langue maghyare à tout le royaume comme langue administrative; l'intégrité de la couronne hongroise assurée par l'adjonction au royaume, de la voïevodie, de la frontière militaire, et de tous les districts de Transylvanie, habités par des szekles; les intérêts de la Hongrie représentés au cabinet de Vienne par un ministre spécial; les emplois de l'intérieur confiés exclusivement à des indigènes; enfin, la diète nationale de Pest replacée vis-à-vis du gouvernement autrichien dans les mêmes rapports qui existaient avant la révolution de mars.

Tels sont les points divers sur lesquels insistent, dans la presse autrichienne, les affidés des 24 magnats fidèles. Ces favoris de la cour, qui n'ont d'autre mérite que leur égoïste apathie et leur résistance passive au mouvement insurrectionnel de 1849, sont, en réalité beaucoup plus fanatiques, beaucoup plus intolérants envers les Slaves et toutes les races étrangères que ne le fut jamais Kossuth lui-même. Le sang a coulé par torrents, pour fonder en Autriche l'égalité politique entre toutes les races : et maintenant, au lieu de cette égalité si chèrement achetée, on a plus que jamais l'oppression des races les unes par les autres; et le pouvoir tombe aux mains des renards qui ont su habilement, dans les jours critiques, éluder le combat, soit de plume, soit d'épée. Grâce à leur servilisme hypocrite, ces maghyaromanes d'ancien style ont su se glisser partout, s'emparer de toutes les places, et constituer une bureaucratie imposante jusque dans la voïevodie, et au milieu des comitats, où l'on ne rencontre pas un village qui ne soit serbe. Voilà comment ils réalisent leur thèse d'une sévère abstraction de toute nationalité. Domination à quelque prix que ce soit de leur race sur les races voisines, telle est pour eux la seule conséquence du principe de fraternité internationale. Les Slaves ont beau être quatre fois plus nombreux qu'eux, la Maghyarie a beau n'être qu'un îlot perdu dans l'océan slave, on s'obstine à voir en elle un vaste continent.

Terrassée sans retour, l'oligarchie maghyare, au lieu d'embrasser franchement le dogme de la solidarité, substitue la ruse à la force : elle emprunte au teutonisme sa vieille perfidie; et confondant à dessein les Slaves avec les Russes, elle les englobe tous sous une réprobation commune. A quoi aboutira cette coalition insensée de l'aristocratie hongroise avec le pouvoir? A une autre coalition inévitable des Slaves jusqu'à présent les plus conservateurs, avec les démocrates maghyars. De quelque point de vue qu'on l'envisage, la centralisation en Autriche est impraticable; et le fédéralisme, par une voie ou par une autre, suivra son cours.

Études sur la Russie

PAR UN RÉSIDENT.

(*Suite.*)

Le congrès slave de Prague, en 1848, avait déjà attiré à lui, sinon les personnes, au moins les cœurs de tous les vrais Russes. D'un autre côté, la guerre de Hongrie et le contact direct des troupes moscovites avec les Slaves d'Autriche, notamment avec les Polonais de Galicie, les Bohêmes et les Croates, avaient plus ébranlé la puissance de Nicolas que n'aurait pu le faire une coalition de toute l'Europe. C'est ce qui explique son singulier empressement à retirer son armée de la Hongrie, pour ne pas lui laisser le temps de raisonner. Voilà pourquoi aussi une occupation prolongée de l'Occident par la Russie, n'est point à craindre. Le tsarisme, s'il osait pousser jusqu'à Paris, y rencontrerait la mort, non par les mains de l'étranger, mais par celles de ses propres sujets.

Le peuple russe n'est plus assez barbare pour aller, même à l'ordre de son maître, dévaster l'Europe et faire reculer la civilisation. Le temps des Gengiskhan et des Timour est passé. Ceux qui cherchent à éterniser la haine entre les autres races européennes et la race moscovite, au lieu de travailler à opérer leur rapprochement et leur fraternité, ceux-là sont en réalité les plus grands ennemis de la civilisation et du progrès, et au fond les meilleurs alliés de l'autocrate.

Toute propagande de plume ou autre, faite dans le but d'agir sur l'opinion publique pour ôter à la Russie, confondue avec son gouvernement, quelques ressources matérielles, ne parviendra qu'à augmenter sa force morale à l'intérieur. Ce genre de propagande ne pourrait être efficace qu'autant qu'il serait fait d'une manière philanthropique et vraiment humanitaire. Il serait d'ailleurs trop tard de s'adresser à la Pologne, à la Hongrie, à l'Italie, aux

provinces danubiennes; ce n'est plus le moment d'y penser, quand nous les avons non-seulement delaissées dans leur lutte, mais que nous avons encore aidé à les abattre moralement, en les calomniant et appelant leurs martyrs des socialistes, des révolutionnaires. Les nations deviennent méfiantes; et à la fin elles ne peuvent plus compter su un secours tellement incertain, que le moindre revirement diplomatique peut de nouveau le faire tourner contre elles. Pour avoir de la force morale, il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire de courir au secours d'une cause juste et malheureuse, cela n'étant pas toujours possible. Mais on a de l'influence morale, si l'on est avant tout désintéressé dans ses principes, sans jamais les renier, sans jamais pactiser avec ceux qui gouvernent selon leur bon plaisir, et qui se partagent la propriété de nations entières. En résumé, nous voyons que le gouvernement russe jouit au plus haut degré de l'influence morale au dedans, uniquement à cause des concessions que les autres gouvernements lui font sans cesse.

Ce sont les perpétuelles servilités des cabinets de Londres et de Paris, qui ont seules forcé au repos en 1848 et 49 cette belliqueuse Pologne du *congrès*, autrefois si inflammable, si pleine de foi dans les promesses de l'Europe. Ces promesses ne sont plus que mensonge aux yeux des Polonais éclairés. Ceux-ci voient de plus en plus le salut de leur patrie uniquement dans une alliance sincère avec le peuple russe et les autres nations slaves, qui, une fois libres et émancipées, ne manqueront pas d'être plus justes que ne l'a été l'Europe, envers leur sœur infortunée de la Vistule. Aucune démonstration, non accompagnée d'une armée de 200 mille hommes, ne sera donc plus capable de pousser contre la Russie cette pauvre et héroïque Pologne, tant de fois et si indignement trompée.

La politique du gouvernement russe sous le règne d'Alexandre, était toute différente de celle suivie sous le règne de Nicolas. Alexandre avait du cœur et cherchait sincèrement le bonheur de ses peuples par le développement graduel d'institutions conformes à leur état de civilisation. Il commença par donner une constitution au royaume de Pologne; il était disposé à faire des concessions encore plus grandes: mais la douceur du gouvernement d'Alexandre ayant extrêmement rapproché les Polonais des Russes, ces deux nations de la même souche, et dont les mœurs et la langue ont tant de ressemblance, ne tardèrent point à fraterniser complètement. Vers la fin du règne d'Alexandre, dans les provinces polonaises les relations augmentaient toujours par des mariages et autres alliances entre individus des deux nations; et il n'y avait point de bals ou de fêtes parmi la noblesse polonaise, où l'on ne vit les officiers et les employés russes venir prendre une large part aux joies et aux plaisirs de ses frères. Cette harmonie alla si loin, que deux grandes conspirations organisées, l'une en Pologne et l'autre en Russie, chacune dans un but différent, se donnèrent bientôt la main et confondirent leurs buts divers dans celui d'une grande république fédérative slave.

C'est, par conséquent, depuis la conspiration de 1825, que l'idée de l'unité slave, ayant fait entrevoir sa tendance vers une république, ou au moins vers l'abolition du despotisme, le gouvernement russe se vit obligé de changer brusquement sa politique. L'empereur Nicolas, qui n'a pu monter sur le trône qu'à travers le sang des conspirateurs de 1825, ne saurait perdre de vue ce fantôme qui le poursuit. C'est là principale raison pour laquelle il ne cesse de travailler à désunir ce que l'esprit national veut unir malgré lui; et c'est pourquoi il est obligé d'occuper continuellement son peuple par de nouvelles conquêtes en Orient, pour le détourner de son vrai but et arrêter le développement des idées rénovatrices.

Aussi voit-on Nicolas, à peine parvenu au trône et maître de la conspiration, envoyer ses troupes contre la Turquie, où par les maladies, la peste et la guerre, il anéantit, sous les murs de Varna et de Schumla, les meilleurs régiments de sa garde, qui étaient en même temps les plus compromis dans la conspiration. La guerre du Caucase s'explique de la même manière: chaque année, le tsar jette dans ces précipices et contre ces rochers imprenables tout ce qu'il trouve de plus libéral et de plus intelligent parmi ses sujets.

Ce qui prouve que l'idée de fraternité entre les Russes et les Polonais est déjà mûre, c'est qu'après un très-court séjour parmi les Polonais, les Russes apprennent leur langue, adoptent leurs mœurs, leurs habitudes, et finissent par s'identifier complètement avec eux. Ce fait a si douloureusement frappé Nicolas, que malgré les frais énormes occasionnés par ce déplacement, il s'est vu obligé à ne jamais laisser un corps d'armée russe cantonné plus de trois ans en Pologne. Mais, de cette manière, ainsi qu'en dessiminant les recrues et les officiers polonais par tout l'empire, au lieu d'arriver à son but, il n'a fait que généraliser l'idée de la fraternisation, qui se manifeste déjà d'un bout de ses Etats à l'autre bout. Aujourd'hui un condamné politique polonais envoyé en Sibérie, est reçu par les populations russes, non-seulement avec hospitalité, mais même avec des démonstrations de tendresse filiale.

Le terrain est donc prêt, il n'attend que notre aide pour nous offrir ses fruits; car la Providence qui ne fait rien sans un but bienfaisant, a déjà régénéré la Pologne par les souffrances, et fécondé pour nous jusqu'aux steppes de la Sibérie par le sang des martyrs. C'est maintenant à nous de récolter, mais il faut nous hâter, pour ne pas laisser, par notre gence, ce vaste terrain redevenir inculte et stérile.

NOUVELLES.

RUSSIE. — On vient d'arrêter dans les trois universités de Pétersbourg, de Dorpat et de Moscou, quantité d'étudiants polonais convaincus d'avoir trempé, en commun avec des étudiants russes, dans des complots de fédération panslaviste. En conséquence la jeunesse de Pologne sera désormais exclue de ces trois universités, qu'il est même fortement question d'abolir.

TURQUIE. — La Porte a décidé de recevoir comme instructeurs dans son armée tous ceux des nombreux réfugiés polonais, qui se présenteraient pour remplir cette fonction. On regrette que cette mesure ait été prise en dépit de Stratford Canning devenu tout d'un coup très-contraire aux Polonais, contre lesquels il tâche d'exciter la jalousie des réfugiés maghyars.

ALLEMAGNE. — *L'Allgemeine Zeitung* sent profondément la honte de l'Autriche réduite à mendier auprès de Nicolas la permission de faire partie du corps germanique, et d'en partager la présidence avec la Prusse. Elle évoque à ce sujet la Pologne, comme l'unique barrière qui pouvait naguère encore, s'ils l'eussent voulu, séparer et débarrasser les Allemands des Russes. A présent c'est trop tard.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.